

Marc et Max
PECAS

16Y²
49215



**BRIGADE
DES MOEURS**

PRESSES DE LA CITÉ

83

35.36

MARCADE DES MOONS

BRIGADE DES MŒURS

16° 42
49275

BRITISH MUSEUM

1 Sole'

83

Marc et Max PECAS

BRIGADE
DES MŒURS

1465 B



PRESSES DE LA CITE
PARIS

DL-08-03-1985-06060



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Presses de la Cité 1985
ISBN 2-258-01521-9

BRIGADE DES MŒURS

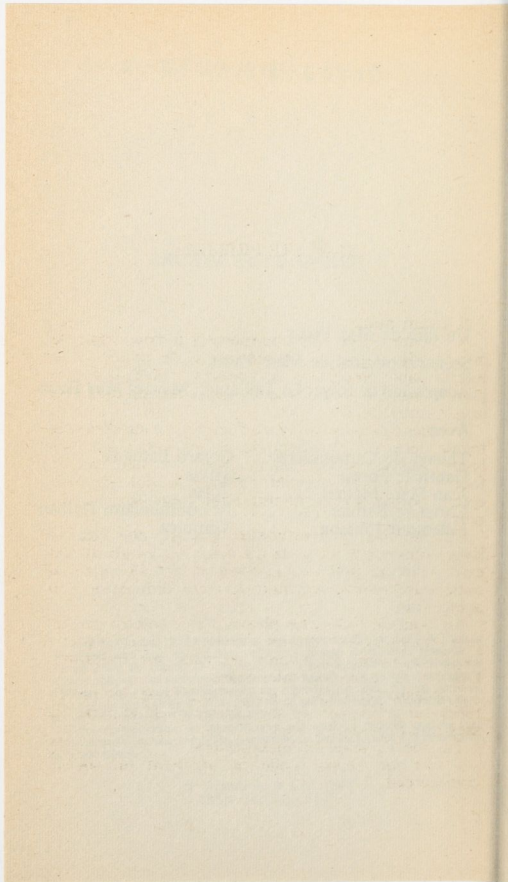
Un film de Max Pécas

Scénario original de Marc Pécas

Adaptation de Roger Le Taillanter, Marc et Max Pécas

Avec :

Thierry de Carbonnières ..	Gérard Latuada
Gabrielle Forest	Sylvie
Jean-Marc Maurel	Costa
Christian Barbier	Le commissaire Dalban
Lillemour Jonsson	Véronica



CHAPITRE PREMIER

Il faisait nuit.

A l'heure où la ville commençait à s'endormir, le bois de Boulogne vivait son heure de pointe. Une interminable procession de voitures – presque toutes pilotées par des hommes seuls – sillonnait en tous sens le labyrinthe de ses allées.

Dolorès travaillait un peu à l'écart des routes les plus fréquentées. Elle était grande, et ses bottes à talons hauts la grandissaient encore. Sous son manteau de fourrure, ces bottes étaient d'ailleurs le seul vêtement qu'elle portait, hormis un minuscule cache-sexe de cuir noir.

Chaque fois qu'une voiture passait, elle écartait langoureusement les pans du manteau, exhibant son extraordinaire poitrine. Dolorès était belle, mais si outrageusement fardée qu'il devenait difficile de s'en apercevoir.

Au bout de l'allée, les phares d'une voiture balayèrent lentement les trottoirs poussiéreux de cette partie du Bois avant de revenir s'aligner sur l'asphalte. Dolorès eut une moue méprisante.

– Regarde-le, celui-là, jeta-t-elle à l'une des prostituées qui tapinaient sur son périmètre. Je te parie dix sacs que c'est un mateur!

La fille s'avança de quelques pas.

– Pas sûr, répondit-elle en affichant un sourire commercial.

Quand les contours de la voiture et la silhouette de son conducteur commencèrent à se détacher de l'obscurité, elle ouvrit lentement son châle. Uniquement vêtue, malgré la froideur de la nuit, d'une mini-jupe à rabats, elle révéla dans le geste une poitrine pleine et orgueilleuse. Le conducteur ralentit encore son allure en parvenant à sa hauteur, et la fille se pencha à la portière.

- Tu viens?

L'homme ne répondit pas. Les yeux écarquillés, il s'évertuait, en dépit de la pénombre, à profiter au maximum du spectacle qui s'offrait gratuitement à lui. Son regard brilla lorsqu'il s'attarda sur les formes presque trop parfaites de la prostituée. Puis il leva les yeux vers son visage...

- Tu viens? répéta la fille.

Les pommettes étaient un peu trop saillantes, les joues un peu trop fardées, les yeux un peu trop durs... La fille avait un type sud-américain, et l'homme repensa à ce qu'il avait lu sur les travestis brésiliens du bois de Boulogne.

- Alors, tu te décides?

Le conducteur tressaillit. La fille soupesait ses seins à quelques centimètres de lui d'un air provocant, mais elle avait lâché cette dernière phrase avec un brin d'agacement, ce qui avait redonné à sa voix sa véritable tessiture. Une voix beaucoup trop grave... L'homme cracha une injure, embraya et disparut dans la nuit comme s'il avait vu le diable.

- Qu'est-ce que je te disais, Leila! fit Dolorès en riant. Les mateurs, je les reconnais à cent mètres... Tu me dois dix sacs!

Leila haussa les épaules.

- Qu'il aille se faire foutre ailleurs! dit-elle en se tournant vers la voiture qui s'enfuyait et en relevant un pan de sa mini-jupe, en guise de bras d'honneur.

Si le conducteur avait regardé son rétroviseur à cet instant précis, il en aurait frémi.

Sous la mini-jupe de cuir, encadré par des porte-jarretelles et des bas-résille, le sexe de Leila apparut à

l'air libre, inerte, mais tout ce qu'il y a de plus masculin...

Dolorès s'était rapprochée de la troisième prostituée, une grande brune aux yeux verts qui se faisait appeler Natacha, mais dont le vrai prénom était Daniel.

- T'as une cigarette, Natacha?

La brune lui tendit un paquet de blondes sans rien dire. L'espace d'un instant, le visage des deux travestis fut éclairé par la lueur vacillante d'un briquet, puis un bruit de moteur leur fit tourner la tête.

Une nouvelle voiture passait au ralenti devant elles.

- Rentre chez toi, mateur! cria Leila, échaudée par le précédent voyeur.

Une nouvelle fois, la voiture s'arrêta. Mais, cette fois, son conducteur devança de lui-même l'éternelle question d'« accroche » de toutes les prostituées, l'indétrônable « tu viens, chéri? ».

- C'est combien?

Leila, adoucie, se rapprocha de l'homme de sa démarche ondulante, perchée sur d'interminables talons hauts.

Une nouvelle fois, ses seins sur silicone apparurent dans la nuit.

Sa réponse fut couverte par un concert de klaxons. Deux voitures surgirent au bout de l'allée, résonnant de cris et débordant de monde. Les voitures s'immobilisèrent devant les trois travestis et le client de Leila, gêné par le trop grand nombre de témoins, s'empressa de démarrer.

Le travesti brésilien se sentit des envies de meurtre... Des grappes de joyeux drilles arborant les écharpes bicolores d'un club de football étaient accrochées aux portières.

- Alors, Robert, t'es camionneur dans la journée! s'écria l'un d'eux, secoué d'hilarité par sa propre plaisanterie.

Un concert de rires, de coups de klaxon et de trompette de supporter résonna dans l'air glacé de l'allée.

- T'enlèves tes seins, pour dormir? hurla une autre voix.

- Et toi, pauvre con, tu mets combien de mois à gagner ce que je me fais dans la nuit? cria Dolorès.

Les deux autres travestis s'étaient déjà baissés pour ramasser des pierres, sur le sable du trottoir.

- Tirez-vous, bande de cons! hurla Leila en projetant une poignée de cailloux, qui ricochèrent sur la carrosserie.

- Ça va pas, non?

Les supporters croisèrent le regard des trois travestis. Dolorès et Natacha s'étaient déjà armées de pierres beaucoup plus lourdes, et les chauffeurs des deux voitures démarrèrent presque en même temps, préférant sauvegarder leurs pare-brise. Quelques injures claquèrent encore dans la nuit, tandis que le bruit des moteurs s'estompait.

Les trois prostituées échangèrent un regard amusé, savourant un bref instant de silence retrouvé de la nuit. Déjà, comme dans une pièce de théâtre bien réglée, les phares d'une nouvelle voiture apparaissaient au bout de l'allée.

- J'ai froid, dit Natacha. Laissez-le moi, celui-là. S'il n'est pas trop moche, je lui ferai un prix.

Sans attendre la réponse de ses amies, le travesti s'avança dans la lumière des phares.

Ébloui, il n'aperçut pas, à une centaine de mètres de là, les deux motos qui venaient de tourner dans l'allée, tous feux éteints.

- Tu viens, chéri? dit-elle en se penchant à la portière. Tout naturellement, elle avait écarté les pans de son manteau de fourrure, exhibant des petits seins en forme de pomme.

L'homme se pencha vers elle en souriant.

- C'est combien, la pipe?

Au bout de l'allée, les phares des deux motos s'allumèrent brusquement. Natacha jeta un coup d'œil dans leur direction. Avec la distance, on aurait pu croire que ces phares étaient ceux d'une seule voiture.

Elle se retourna vers son « micheton », essayant de le jauger avant d'annoncer son prix.

Dolorès et Leila continuaient, elles, à regarder les phares, attendant avec un peu d'agacement qu'ils se rapprochent.

Soudainement, les motos bondirent en avant, dans un hurlement d'accélération. Les travestis hésitèrent, déjà gagnée par la peur, mais ne sachant pas encore pourquoi.

Quand elles surent, il était trop tard.

A une vingtaine de mètres, les passagers des deux motos étaient discernables dans l'obscurité, mais à peine.

Entièrement vêtus de cuir, coiffés de casques intégraux noirs munis de visières fumées, les motards se ruaient sur elles de toute la puissance de leurs moteurs. Instinctivement, les deux travestis se mirent à courir, essayant de disparaître dans les taillis du bois. Dolorès trébucha presque aussitôt sur ses talons hauts, se retourna et eut tout juste le temps de se demander ce que pouvait bien tenir entre ses mains le passager de la moto qui fonçait sur elle.

L'engin passa devant elle dans un vacarme assourdissant et un éclair déchira l'obscurité. Le travesti crut tout d'abord qu'un des motards l'avait frappé d'un coup de botte dans le ventre. Le choc l'avait projeté en arrière, dans un fourré, et il roula à terre, le souffle coupé. Puis il porta la main à son ventre, et ce fut comme si l'horrible réalité donnait le déclic de sa souffrance. Le ventre n'était plus qu'une bouillie sanglante.

Un second coup de feu claqua dans la nuit, puis un troisième. Allongée sur la terre humide jonchée de détritrus, Dolorès ne pouvait savoir que la seconde moto avait rattrapé Leila, et que son passager venait de faire sauter la tête de son amie à coups de chevrotines. Elle entendit une moto revenir vers elle, mais n'eut pas la force de tourner la tête vers l'homme qui allait l'achever.

Le motard eut un rire aigu, à peine étouffé par la

visière de son casque. Tendant son fusil à pompe, il tira le coup de grâce à bout portant.

Dans l'allée, Natacha et son client comprirent enfin. L'homme embraya, passa une vitesse et démarra brusquement. Le travesti avait déjà ouvert sa portière. Il tenta de s'engouffrer dans la voiture, courut quelques mètres en perdant l'équilibre, mais se tordit le pied et s'écroula.

Le conducteur ne s'arrêta pas, trop terrorisé pour se rendre compte de ce qui se passait.

- Attendez-moi! hurla Natacha d'une voix rauque, déchirée par la peur.

La voiture tourna au bout de l'allée, et la portière se referma en claquant. Le bruit du moteur se fondit bientôt dans le ronronnement du boulevard périphérique. Terrifiée, Natacha réalisa soudain que le bois était silencieux.

Elle se redressa tout doucement et tourna la tête vers l'arrière.

Les deux motos étaient là, tous feux éteints.

Le cri qu'elle voulut pousser resta bloqué au fond de sa gorge.

Livide, les traits déformés par la certitude terrifiante de ce qui allait se passer, elle vit l'un des motards mettre pied à terre et s'avancer vers elle. L'homme gloussa d'un petit rire aigu et s'agenouilla à ses côtés.

- Bonsoir, ma jolie, dit-il d'une voix étouffée par le casque.

Dans la visière fumée, Natacha n'apercevait rien d'autre que son propre reflet. Elle tenta de sourire.

- Bonsoir...

Le canon du riot-gun effleura la pointe de son sein. Le motard gloussa à nouveau et fit feu.

CHAPITRE II

Un petit miroir fêlé et piqueté par les années avait été fixé au-dessus du lavabo. Rapha, les genoux à demi-pliés, finissait de nouer sa cravate. Il observa quelques instants son image, et s'adressa un sourire satisfait en plaquant une mèche de cheveux rebelle.

Dans le geste, il s'aperçut que ses mains étaient noircies de poussière et de cambouis.

Jurant entre ses dents, il ouvrit un robinet et ramassa un savon craquelé et grisâtre.

— Personne a soif?

Rapha reconnut la voix rauque de Gros Louis et ne répondit pas, sachant que l'offre ne s'adressait pas vraiment à lui. Dans la glace, il vit l'impressionnante silhouette de son associé se détacher dans le capharnaüm du garage. L'homme lui tournait le dos et tendait une bouteille de bière vers le fond de la pièce, là où devait être assis Jimmy.

Rapha se retourna, et Gros Louis crut que ce mouvement signifiait qu'il acceptait son offre. Il lui tendit la bouteille avec un sourire niais.

— Non merci, Louis, dit-il en s'efforçant de sourire. Rapha n'aimait pas Gros Louis. Rapha n'aimait personne, sauf lui-même. Mais le Gros lui déplaisait par-dessus tout. Tout chez lui était vulgaire, depuis son allure de rocker obèse jusqu'à la moindre de ses expressions. Même sa façon de tuer était vulgaire... Lui

et Costa y prenaient du plaisir, tuaient salement – dans tous les sens du terme – et parlaient souvent trop.

Le Gros se laissa tomber lourdement sur un banc et entreprit de retirer sa combinaison de moto. Rapha ne put s'empêcher de sourire en se souvenant du mal qu'il avait eu à trouver des vêtements de cuir à sa taille. Presque aussi large que haut, ses mensurations étaient un véritable défi au prêt-à-porter.

Gros Louis avait gardé l'attirail de sa jeunesse – du temps où il était mince... ou moins gros. Tous les soirs, dès la fermeture de son bar, il sillonnait les rues de Paris sur une superbe Kawasaki 1100 noire, celle-là même qui refroidissait en cliquetant dans un coin du garage, à côté de la moto de Jimmy, une plus modeste 750 Honda, noire, elle aussi. Malgré sa demi-calvitie, Gros Louis portait des cheveux longs sur les tempes et la nuque et s'évertuait à se donner des allures de Hell's Angel californien.

Tandis que ses doigts boudinés et chargés de bagues s'acharnaient sur une trop petite boucle de fixation, il rota bruyamment.

– C'est la bière, dit-il sans avoir par-là l'intention de s'excuser.

Rapha ne répondit pas et ramassa sur un établi la veste de son costume. La tenue de cuir noir et le casque intégral à visière fumée qu'il venait de quitter étaient rangés soigneusement, à côté d'une Winchester à pompe au canon raccourci avec lequel il venait d'exécuter un nouveau contrat.

Un claquement métallique lui fit tourner la tête. Au fond de la pièce, Jimmy venait de jeter une cuillère en Inox sur un fût d'essence vide. Serrant avec les dents un garrot de fortune autour de son bras, il était absorbé dans la contemplation de la seringue qu'il venait de se ficher dans le bras.

Rapha se mordit la lèvre et tiqua. Tous, ici, savaient que Jimmy ne tuait que parce que c'était la façon la plus simple qu'il avait trouvée de gagner de l'argent, et qu'il lui fallait cet argent pour acheter sa dose quotidienne d'héroïne, mais tous savaient aussi que Costa

avait horreur de ça et qu'il ne manquerait pas de réagir...

Au fur et à mesure que l'héroïne se répandait dans ses veines, le visage de Jimmy sembla se détendre, et il en devint presque bleu, malgré sa barbe de trois jours et ses cheveux sombres luisants de graisse.

Gros Louis voulut dire quelque chose, mais il ne trouva pas ses mots. Il savait confusément que Jimmy n'aurait pas dû se piquer, pas devant Costa, que Costa se mettrait en colère et que, d'une façon ou d'une autre, tout retomberait sur lui, comme d'habitude... Mais il ne trouva pas ses mots.

Insensiblement, Rapha se rapprocha de l'établi et de la Winchester à pompe.

A quelques mètres de lui, le garage formait un coude. De là où il se trouvait, Rapha apercevait tout juste la roue avant de la Kawasaki de Gros Louis et un bout de la jambe de Costa. La jambe était immobile. Rapha sut que Costa devait lui aussi contempler Jimmy avec dégoût. Sa main se referma sur la crosse du fusil et il tira lentement l'arme vers lui, en surveillant Gros Louis du coin de l'œil.

Heureusement, le Gros s'était désintéressé de la question. Le visage congestionné, il était courbé en deux et luttait contre les sangles de ses bottes de moto. Rapha fit glisser silencieusement la Winchester de l'établi et la tint à bout de bras le long de sa jambe, tout son corps cachant l'arme.

Jimmy laissa tomber sa seringue, et son aiguille se brisa sur le sol cimenté. Lentement, il se laissa aller en arrière et s'adossa au mur du garage, les yeux mi-clos.

Sous son calme apparent, Rapha comprit que Jimmy gardait les yeux rivés sur Costa. Il fit un pas vers le centre de la pièce, prêt à intervenir.

Malgré lui, il ne put s'empêcher de sursauter. Costa venait de se lever brusquement.

- Tu peux pas t'en passer de ta merde, hein?

- Va te faire mettre par tes petits pédés, Costa, et nous fais pas chier! répondit sourdement Jimmy.

Cette fois, même Gros Louis comprit que les choses se gâtaient.

Jimmy restait assis, les jambes écartées et la tête renversée en arrière, les mains posées bien à plat sur son jean, parfaitement calme en surface. Posé à côté de lui dans la zone d'obscurité ménagée par un pan de son blouson, le canon court d'un Colt 45 Commander luisait dangereusement. De l'endroit où il se trouvait, Costa ne pouvait pas le voir.

Rapha avança à nouveau.

- Du calme, les gars!

Costa apparut dans son champ de vision. Rapha croisa son regard, et ce qu'il y lut l'inquiéta. Il se demandait souvent si Costa n'était pas un peu fou. Ses yeux trop clairs, exagérément brillants, semblaient brûler d'un feu intérieur et contrastaient cruellement avec le teint blafard de sa peau. Vêtu invariablement de cuir des pieds à la tête, la lueur noire bleutée de sa tenue renvoyait les regards vers ce visage trop pâle aux cheveux trop blonds, où brillaient des yeux bleus profonds comme des gouffres marins.

- Du calme, Costa, répéta-t-il.

La bouche du tueur se tordit une fraction de seconde en un tic nerveux, et il détourna brusquement la tête vers Jimmy.

- Répète ce que tu as dit?

Celui-ci ne répondit pas. Ballottant la tête avec un sourire où se mêlaient ivresse et provocation, il envoya un baiser imaginaire à Costa.

- Tu devrais faire attention, Jimmy, murmura-t-il. Aussitôt, la lame sombre d'un couteau de commando jaillit dans sa main.

Jimmy mit une demi-seconde de trop à réagir. Heureusement pour lui, Rapha avait fait basculer son fusil à pompe et s'était interposé entre Costa et lui.

- Calmez-vous, les mecs! cria-t-il sèchement. On a des choses plus importantes à faire que de s'engueuler, non?

Costa, pétrifié, garda un long moment les yeux fixés sur le canon du shot-gun puis, lentement, il releva le regard vers Rapha.

Toujours les mêmes yeux de fou...

Brusquement, la lueur dans ses yeux disparut. Costa fit une grimace amusante et gloussa de son rire suraigu.

Comme par enchantement, le couteau de commando disparut de son poing et retrouva sa cachette. Il ramassa son casque intégral et se pencha vers son fusil à pompe. Prudent, il tourna la tête vers Rapha avant de s'en saisir. Celui-ci cligna des yeux pour lui indiquer que l'incident était clos, et Costa ramassa son arme. Le sang des deux travestis qu'il avait achevés à bout portant avait rougi le canon du fusil.

Toujours aussi jovial et badin en apparence, il adressa un grand sourire à Rapha en passant devant lui.

Jimmy, écroulé sur son banc, n'était déjà plus en état de remarquer quoi que ce soit.

Dès qu'il leur eut tourné le dos, le sourire de Costa se figea en une sinistre grimace. Il projeta son arme brutalement dans le ventre de Gros Louis, qui s'était avancé en se dandinant d'un air gêné d'un pied sur l'autre.

- Range la baraque et nettoie mon feu, je t'attends dehors!

Rapha ne rabaissa le canon de son arme qu'après que la porte du garage se fut refermée sur Costa.

- Arrête de le chercher, Jimmy, dit-il en se tournant vers lui. Un jour ça va mal finir!

L'intéressé leva vers lui un regard torve. Il fit un geste engourdi et s'adossa à nouveau contre le mur.

- Qu'il aille se faire enculer...

La sonnerie du téléphone réveilla Gérard en sursaut. Il regarda son réveil : six heures et demie, à peine...

- Allô... Salut, Robert... Oui, je dormais. Qu'est-ce qui te prend de m'appeler à cette heure?

Gérard se retourna vers Sylvie. Les draps avaient glissé et son corps nu se détachait dans l'obscurité sur l'écran des draps blancs.

- Au Bois?... Qui ça, des travestis?

Il alluma la lumière et sourit en regardant le corps de Sylvie. Couchée sur le dos, la tête de côté, elle dormait – ou faisait semblant de dormir – dans une position délicieusement impudique. Ses longs cheveux châtain clair lui masquaient le visage, mais Gérard eut presque l'impression de voir ses yeux verts mutins fixés sur lui.

D'un seul coup, son sourire se figea et il tourna brusquement le dos à sa compagne.

– Qu'est-ce que tu viens de dire?

A l'autre bout du fil, son interlocuteur répéta sa phrase : « Dolorès Villedo fait partie des trois travestis descendus au Bois. »

Gérard resta silencieux quelques secondes.

– J'arrive tout de suite! dit-il finalement, presque en raccrochant.

– Qu'est-ce qui se passe? demanda Sylvie dans son dos. Gérard se retourna vers elle et lui sourit.

Malgré leurs cinq années de vie commune, il restait toujours aussi fasciné par sa beauté un peu froide et réservée de jeune fille de bonne famille, et par les déchaînements impudiques et sensuels qui la métamorphosaient dès la tombée de la nuit.

– Il faut que je te laisse, lui dit-il. Robert a des ennuis.

– Déjà? fit-elle en se tortillant doucement sur le lit.

Gérard ne put s'empêcher de loucher sur les sombres aréoles de ses seins, et ce coup d'œil n'échappa pas à Sylvie.

Négligemment, elle commença à les caresser, comme si de rien n'était.

Gérard bondit brusquement sur elle en riant, la retourna et lui administra une claque sonore sur les fesses.

– Allez! Si tu veux que je te dépose à la clinique, lève-toi!

Sylvie, très chatte, sourit et ramena ses cheveux derrière son oreille.

– Encore! dit-elle avec le ton rauque de circonstance.

Le Grec, gros industriel du proxénétisme, dirige son empire depuis les U.S.A. Ordonnée par lui, une triple exécution au bois de Boulogne met en branle l'appareil judiciaire et policier. Le juge Recci ordonne la fermeture des boîtes du Grec et fait arrêter sa femme, qui trouve une fin tragique en voulant s'enfuir de la P.J.

En représailles, le Grec fait appel à son équipe de tueurs, menée par un sadique de la plus belle eau, un certain Costa. Ce dernier exécutera tous ceux qui lui tombent sous la main, dont la sœur d'un jeune inspecteur de la brigade mondaine, Gérard La Huada.

La mort de sa sœur suscite en lui une haine froide et meurtrière. Ayant découvert l'identité des assassins, il va les affronter seul. Un par un...



9 782258 015210

ISBN 2-258-0152

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

